

GONZALEZ-QUIJANO Yves,
Arabités numériques.
Le Printemps du Web arabe.

Arles, Sindbad–Actes Sud, 2012, 187 p.
 ISBN : 978-2330013172

À l'heure où « la très improbable rencontre entre le Printemps arabe et les “nouvelles” technologies de l'information et de la communication » (p. 15) apparaît à certains comme une justification quasi magique des mouvements récents qui ont traversé certains pays arabes (on pensera particulièrement à l'Égypte ou à la Tunisie), Yves Gonzalez-Quijano⁽¹⁾ propose ici une réflexion alerte et bien documentée sur l'Internet arabe, montrant, d'une part, pourquoi le numérique ne peut pas être considéré comme la cause du Printemps arabe et, d'autre part, que son histoire et son impact sont beaucoup plus diversifiés que les effets mobilisateurs ponctuels qu'on lui attribue, quelle qu'en fût l'importance. Il tente pour cela de répondre à la question qu'il pose lui-même (p. 51) : « L'Internet arabe : qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire au juste ? » et cherche à cerner et à présenter la manière dont Internet interfère désormais dans la vie des sociétés arabes, dans tous leurs aspects politiques, idéologiques, sociaux (notamment générationnels) et linguistiques.

À cet effet, il traite d'abord de l'archéologie de l'Internet arabe (« Le Web arabe avant le printemps »), revenant notamment sur la représentation négative qu'il avait dans nombre d'études avant 2011, en raison de la corrélation établie entre le Web et l'islam extrémiste. Or, s'il est indéniable que des propagandistes de l'islam radical (particuliers, fondations ou États) ont su très tôt mobiliser la toile, un autre profil d'internautes, plus difficile à cerner par des données formelles, s'est rapidement fait jour. Ces internautes de Tunisie et d'Égypte, mais aussi de Bahreïn, Irak, Arabie, Maroc, Syrie..., certains parfois analphabètes (p. 41), trouvent rapidement les moyens de contourner les censures et Yves Gonzalez-Quijano montre par exemple comment la contestation non islamiste et « l'activisme arabe en ligne » (p. 61) précédent de plusieurs années, parfois dans un total isolement – sans oublier la répression brutale et meurtrière –, les événements qui aboutiront par la suite à la chute des régimes tunisien et égyptien. La question de l'impact de l'Internet sur la langue arabe (p. 52-53) est également abordée.

Après cela, l'auteur s'intéresse de plus près à l'aspect le plus connu désormais de l'Internet arabe,

sa relation avec les révoltes du Printemps (« Cyberoptimisme et révoltes »). Tout en montrant comment certaines données ont pu conduire à affirmer que l'on avait assisté à la « première révolution numérique du troisième millénaire » (p. 98), il montre comment cette lecture est partielle et partiale, car elle retient seulement des éléments liés aux révoltes égyptienne et tunisienne, oubliant ou minimisant les mouvements de protestation qui se déroulaient simultanément par d'autres biais en Jordanie, Algérie, Liban, Oman, etc. Il montre aussi comment les régimes répressifs, en laissant une apparence de liberté aux internautes, fabriquent un espace qui canalise les mécontentements, permettant ainsi de mieux cibler la répression.

Cela le conduit à aborder, dans une troisième partie, « Le côté obscur de la force : le cyberpessimisme ». Ici, à partir notamment de l'itinéraire personnel de certaines figures emblématiques dans le monde arabe ou ailleurs, on découvre les diverses modalités de récupération de l'espace virtuel et la fausse liberté qu'il procure. L'important soutien financier apporté à des internautes représentatifs de la contestation par certains pays, surtout les États-Unis, directement ou via des ONG entre autres, peut en effet difficilement être considéré comme un élan seulement philanthrope. « Le soupçon règne désormais » (p. 127) avec la multiplication des accusations et arrestations et le développement du discrédit. Le lecteur curieux que je suis souhaiterait que l'auteur, s'il en a l'occasion, donne un prolongement à cette partie, montrant les proportions et les éventuelles connexions entre les financements occidentaux et islamistes de l'Internet arabe. Quoique la difficulté d'obtenir les données ne m'échappe pas, il me semble qu'Yves Gonzalez-Quijano est l'un des mieux à même de traiter d'un tel sujet.

Revenons à l'ouvrage. De manière moins contingente, une autre question se pose : « En offrant une solution facile à l'expression des rancœurs et des frustrations, les applications du Web 2.0 tellement vantées pour leurs vertus mobilisatrices provoquent exactement l'effet inverse » (p. 132), constituant un exutoire qui peut favoriser la démobilisation. De même, et le cas de la Syrie auquel quelques pages sont consacrées le montre bien, l'univers numérique ne réussit pas toujours à constituer un espace fédérateur de la contestation, selon la formule « Facebook pour planifier les manifestations, Twitter pour les coordonner et YouTube pour le dire au monde » (Howard, cité p. 97), encore moins un déclencheur ou un catalyseur.

Une dernière partie traite des « Origines numériques ». Yves Gonzalez-Quijano propose quelques conclusions et hypothèses. Il explique comment

(1) On pourra également consulter son blog « Culture et politique arabes » sur <http://cpa.hypotheses.org/>.

et pourquoi « l'utopie d'Internet comme forum citoyen » (p. 161) cède la place à un « théâtre numérique » qui transforme le Web en « caisse de résonance aux antagonismes » (p. 161). Il rappelle que l'intérêt pour Internet n'est pas seulement ni surtout politique (par exemple, la délicate question des sites pornographiques, peu abordés par les chercheurs), esquisse une réflexion sur les rapports entre Internet et genre, et souligne que « la révolution numérique n'en est qu'à ses débuts » (p. 162). Il revient en conclusion sur ce qui fait « l'arabité » de l'Internet, abordé dans son ouvrage, reliant un (nouveau) monde arabe virtuel, en puissance (p. 175) à celui dont la Nahda avait dessiné les contours au xix^e siècle.

Signalons enfin que l'ouvrage est agréable à lire et que la démonstration est didactique. De nombreux encadrés et tableaux récapitulatifs permettent de mieux la suivre. On regrettera l'absence d'une bibliographie récapitulative à la fin d'*Arabités numériques*, un livre qui mérite assurément d'être lu.

Katia Zakharia
Université Lyon II